

Guillevic

ÉCRITS INTIMES

*Carnet, cahier, feuillets – 1929-1938*

Édition établie et présentée par  
*Michaël Brophy*

L'ATELIER CONTEMPORAIN  
François-Marie Deyrolle éditeur

## SOMMAIRE

L'intime étranger <i>Michaël Brophy</i>	7
Carnet du Val-de-Grâce <i>7 janvier 1929 – 23 janvier 1930</i>	21
Cahier <i>9 août 1935 – 1<sup>er</sup> septembre 1935</i>	69
Lieux communs <i>[1935-1938]</i>	107
Note biographique <i>Lucie Albertini-Guillevic</i>	137

ne naît pas poète, il le devient – et ses journaux nous plongent dans le mouvement, dans les affres même, de ce devenir. Aussi saisissons-nous mieux d'où vient l'œuvre, non seulement le tourment mais l'immense et tenace effort de maîtrise sur soi dont elle émerge. « Remuer l'humus [...] / Pour trouver la source », déclare l'auteur dans un autre carnet daté de l'été 1932<sup>28</sup>, et greffé sur les efforts de l'apprenti poète tiraillé entre la hantise de la mort et l'envie de (se) vivre à plein, c'est, toujours en amont de l'œuvre, ce même creusement que les journaux proposent aujourd'hui au lecteur soucieux, pour autant que ce soit possible, d'un portrait plus « entier », plus « intégral ». « Feuilletés [...] *suppressibles à l'infini* », selon Barthes<sup>29</sup>, mais pages que Guillevic lui-même a soigneusement conservées, tournées comme elles sont depuis le début vers cet « embryon de définitif » qu'il évoquera bien plus tard dans son *Art poétique* (1989)<sup>30</sup>, et qui désignerait, comme la seule fin envisageable du poème, le fidèle maintien d'une éclosion, la courbe ascendante d'un mûrissement qui ne pourra jamais en finir.

MICHAËL BROPHY

## CARNET DU VAL-DE-GRÂCE

*7 janvier 1929 – 23 janvier 1930*

Strasbourg – Paris – Huningue

---

28. Voir *L'Expérience Guillevic*, *op. cit.*, p. 131.

29. *Le Bruissement de la langue*, *op. cit.*, p. 435. L'auteur souligne.

30. Guillevic, *Art poétique* précédé de *Paroi* et suivi de *Le Chant*, Paris, Gallimard, 2001, p. 243.

## STRASBOURG 7.1.29

Faces multiples en moi, ai-je dit. Et aussi besoin d'activité en tous sens. Plusieurs vies en différents domaines pour satisfaire ce besoin d'activité, à quoi se rattache aussi mon besoin de conquête.

[...]

Samedi soir, au Pêcheur, j'ai vu se condenser tout cela qui tournoyait autour du concept clown. Hélas! si j'avais pu écrire le poème aussitôt. Mais depuis avant-hier! Cet après-midi, trop tard. Je garde l'esquisse que j'ai écrite. Peut-être pourrais-je quand même en faire quelque chose – et pourtant rien, il n'y a rien et j'avais vu ce poème si grand, si beau. Pauvre nullité!

—

Lettre assez intéressante de Le Meur<sup>1</sup> aujourd'hui.

—

*De Rilke.*

« Jeune homme, quelque part, en qui monte je ne sais quoi qui te fait frémir, profite de ton obscurité. Et si te contredisent ceux qui font fi de toi, et si t'abandonnent ceux avec qui tu fréquentais, et

---

1. Un Breton, camarade de régiment à Mayence.

s'ils veulent t'extirper, à cause de ta chère pensée, qu'importe ce danger visible qui te concentre en toi-même auprès de la maligne hostilité, plus tard, de la gloire qui te rend inoffensif en t'épandant.

Ne demande à personne de parler de toi, même pas avec dédain. Et si le temps passe et que tu t'aperçois que ton nom circule parmi les hommes, n'en fais pas plus de cas que de tout ce que tu trouves dans leur bouche. Pense qu'il est devenu mauvais, et rejette-le. Prends-en un autre, n'importe lequel, pour que Dieu puisse t'appeler en pleine nuit. Et tiens-le secret à tous. »

### 8.1.29

J'avais peur – cela m'avait pris hier soir, que mes vers ne soient que de la prose. En me les récitant au lit, j'en étais presque certain. J'ai relu quelques poèmes ce matin pour tâcher de me rassurer. Et en effet, j'ai été « satisfait ». Je crois que mon vers est neuf et que ce n'est pas de la prose, mais du vers.

Je le crois : pour combien de temps ? Pour combien de temps le doute a-t-il disparu :  $\frac{3}{4}$  d'heure ou 1 heure. Je crois devoir beaucoup à Claudel pour mon vers. Mais aux Allemands aussi. Qui sait : peut-être à Katz ? Et Rilke, le peu que j'en ai lu, Goethe (ex. : dans Faust, la scène avec Marguerite :

« Wer darf ihn nennen ?  
Und wer bekennen :  
Ich glaub' ihn. etc... »<sup>2</sup>  
Sur Dieu)

---

2. Qui peut oser le nommer ?  
Et faire cet acte de foi :  
« Je crois en lui » ?

Je crois qu'il y a cette différence entre l'art français et l'art allemand. C'est-à-dire en matière de poésie.

La poésie française est psychologique – elle tend à la connaissance de l'homme : classiques, romantiques, symbolistes, même surréalistes.

La poésie allemande est plus cosmique : elle tend à la connaissance du monde, ce qui ne veut pas dire qu'elle ne révèle pas l'homme. Rilke est tous les deux à la fois.

J'aimerais moi aussi l'être. Par ma race, mon éducation, ma vie aux frontières et... mon âme, mes tendances.

Aujourd'hui mardi. Et dimanche soir il faut que je reparte. Paris, l'hôpital, la vie commune, l'indécision, toubibs.

Quelle anxiété plus forte que tous les raisonnements. Car, en somme, pourquoi cette crainte ?

### 9.1.29

J'aurais tant à noter. Tant de choses tournoient en ma tête. Mais le temps ? Il semblerait que je veuille m'épuiser, me vider, tant [je] mets d'ardeur, de fièvre à tout sortir de moi, à m'analyser, me poser. Mais suis-je inépuisable, infini ? Est-ce qu'un jour, il ne m'arriverait pas d'être vidé, nul comme un vieil habit. Et en moi, il n'y aura plus rien. Alors pourquoi vouloir toujours tout extraire de moi-même.

Dimanche soir il va falloir partir. Anxiété. Et pourtant, en un sens, ne vaut-il pas mieux ? Les grands bonheurs que j'ai

goûtés ici quelque temps sont déjà passés. Maintenant il faut que j'aie recours aux poses (gloire, solitude etc. ...), pour ainsi dire que je m'excite.

Peut-être que de replonger en la mêlée me fera du bien.

On ne peut toujours vivre sur soi, de soi. Il faut de temps en temps reprendre contact avec la « vie » – parce que l'on est faible. Et pourtant j'aurais aimé rester ici, j'étais si bien.

—

Ce que je disais hier de l'influence de Rilke sur moi en ce qui concerne le vers est faux, car avant de connaître Rilke j'avais déjà ce vers – bien différent du sien, d'ailleurs.

Je crois que mes vers réguliers autrefois y tendaient déjà.

—

Je n'avais pas lu cette phrase de Rilke avant d'intituler mon livre « Expériences ». Et je lis hier dans les cahiers que j'ai achetés enfin : « Les vers ne sont pas des sentiments, mais des expériences. » Il est vrai qu'il emploie ce mot dans un sens autre que moi : sens plus courant, plus banal. Qui sait quel était le mot allemand : « Erfahrungen » ? Tout le passage est très beau. Et c'est vrai. Et c'est quand même ce que je voulais dire par « Expériences ».

—

Ce que je disais de la poésie française et allemande est faux – du moins en partie. Car connaissance de l'âme et connaissance du monde, au sens d'intuition, surtout en ce qui concerne l'inconscient, n'est-ce pas une seule et même chose ?

Exemple : ma poésie<sup>3</sup>.

---

3. En marge du texte : 16.1.29 : Ma poésie ? Telle que je la voudrais ! Oui ! Hélas !

D'ailleurs, à quoi servent ces discussions stupides ?

—

Rimbaud, pendant cinquante ans, tu as été le maître, l'inspirateur. On s'est réclamé de toi.

Maintenant, c'est fini. Ce sera moi maintenant. Et je viens.

Et un autre viendra aussi plus tard qui me chassera et me remplacera. C'est la loi. Ami, il ne faut pas m'en vouloir.

J'apporte une nouvelle poésie : je te sers mieux qu'en t'imitant.

—

J'ai fini « L'Honneur de souffrir » de A. de Noailles. Quelle pauvreté ! Je ne comprends pas cette presque gloire qu'on lui a faite – Il est vrai que tout cela est d'un ordre qui ne m'intéresse pas. Mais si elle était poète elle m'y intéresserait. Me communiquerait ces états d'âme. Or, je devine parfois ce que c'est, mais à peine. Et pourtant, j'y ai mis de la bonne volonté. Mais les mots sont vides, pas de courant. Rien n'anime les phrases. Tout, sauf la poésie. Que de chevilles, de remplissage. Et que d'adjectifs, parfois 8 en 4 vers et qui ne disent rien, rien.

Qu'est-ce que la gloire ? puisqu'elle la connaît presque, et qu'elle ne la mérite pas ?

Peut-être ses premiers livres sont-ils mieux ! Elle sait mieux parler de la volupté.

Et un tas d'autres choses encore demanderaient à être notées. Allons-y à bâtons rompus.

—

Que je me sens frère de Rilke ! Solitude, anxiété, orgueil, peur. Et pourtant quelque chose demeure entre nous. Il est vrai que je ne lis les *Cahiers* qu'en traduction – l'original est trop cher.

—

Lu ce matin quelques lignes de Maurois disant que la poésie moderne n'apportait rien de nouveau et qu'en fait de style et de prosodie il y avait régression (jusqu'au 15<sup>e</sup> ou 16<sup>e</sup> siècle). Mais toute école, tout art n'est rien, s'il n'y a [pas] un génie pour l'incarner ou le créer. L'homme compte seul et produit seul. Je trouve idiot que l'on ait pu douter de l'existence de Homère. Il a fallu qu'un homme, un individu composât ces chants. Et de même pour la *Chanson de Roland*. On ne peut dire: une école est supérieure à celle-ci, etc. Mais tel poète est plus grand, plus pur (et encore est-ce que ça a un sens?)

—

La solitude! Oui, il faut travailler dans la solitude. La gloire tue, peut-être. Mais, est-ce que la gloire détruit la solitude? Je ne crois pas. De la naissance à la mort on est seul, et en nous plusieurs hommes sont seuls – et ne se comprennent pas, et ne se pénètrent pas.

Et cependant, je crois que la gloire est nuisible.  
Et pourtant je la désire!  
Oui – et j'en ai peur, et je la repousse.  
J'hésite à publier.  
Préférant à tout ma solitude rêveuse et pensive.  
Solitude absolue, rêve! ...

—

Si le livre de A. de Noailles est si pauvre ou plutôt s'il donne une telle impression de platitude, cela est dû en partie au vers régulier.

Il est possible que tout le monde revienne au vers régulier. Moi non. Ils y reviennent parce qu'il est le plus facile, par faiblesse. Je le déteste: son ronron monotone, son remplissage. Les sentiers sont tous rabattus. Et que le vers libre est plus riche! On m'accusera de prosaïsme. Et que m'importe. Ce qu'il faut c'est donner la sensation vécue, être aussi simple et vrai que possible. Et le vers régulier artificiel ne le permet pas. Il est parfait peut-être quand il s'agit d'exposer, de discourir (chez Lamartine, Musset par exemple: on ne le sent pas). Il ne vaut pas quand il s'agit de révéler.

Il nous entraîne dans une sphère factice.

Et pourquoi cette prononciation artificielle, forcée, ces blancs?

Il ne convient plus à notre sensibilité enrichie.

### 11.1.29

Écrit hier un poème: « Mon Dieu, si plus tard », au bain, et aujourd'hui un autre – intitulé pour le moment: Gloire / Comme j'allais par les chemins en dehors de la ville... Chose étrange et qui m'arrive souvent: le premier vers est né en moi hier soir. Je ne savais d'où, pourquoi, ce qu'il voulait dire. Mais j'avais le sentiment qu'il était inutile de chercher, que la suite viendrait. Et ce matin, en effet, les autres vers, « Ils sont venus avec leurs yeux sales etc. », m'ont été donnés. D'abord, leur relation avec celui d'hier ne m'est pas apparue. Seulement après quelques instants. Mais les deux derniers vers sont-ils bien utiles? Est-il besoin de donner au poème ce sens précis? La *vision* ne se réduit-elle pas alors à une image, une allégorie? Chose rare: je suis assez satisfait de ces 2 derniers poèmes, pour le moment. Ne sont-ils pas un peu trop faciles,

surtout celui d'hier? « Moi, clown » était autrement difficile... et peut-être moins bonne récompense. Ô, si je pouvais toujours écrire comme ces jours derniers! Quel bonheur: toujours en pleine inspiration. Comme les autres choses sont odieuses à côté de cela: écrire un poème... sous la dictée.

Ils diront ce qu'ils voudront de mon vers, de ma poésie. Je chante ce qui me plaît, comme il me plaît. Ou plutôt comme il faut. À eux de comprendre! Non à moi de me soumettre à leurs règles.

Dans Rilke et dans F. Jammes, souvent le même accent d'humilité, de soumission, d'acceptation. Mais plus profond chez Rilke, plus vrai – plus grand – plus triste.

Là aussi: Nord et Midi.

Je ne comprends pas qu'on traite les cahiers de M. L. Brigge de morbides. Il faut être bien superficiel. Mais c'est la vie cela, la vraie vie, la vie profonde. Cette peur, cette angoisse, cette inquiétude, ce mystère.

Brigge dans ta solitude si pleine, je suis avec toi – et je suis ton frère!

Livre amer, oui, livre dur! comme disait F. Lefèvre.  
Quelle profondeur! expérience!

Après demain le départ. Mon anxiété augmente toujours malgré tous les raisonnements. Pour un peu je pleurerai.

Je voulais noter quelque chose encore, je crois, je ne sais plus quoi.

Après le service, le travail repris, le temps me manquera pour lire comme maintenant, lire, méditer etc. Il y aura le 2<sup>e</sup> examen à préparer. Et après j'aurai davantage de temps. Ô que je vais être heureux! – Et je vois mes longues veilles tard en la nuit après l'étude des bouquins rébarbatifs pour pouvoir lire un peu – et être moi-même.

Où donc Claudel par exemple prend-il son temps?

Le vers régulier! maximum d'artificiel, aussi loin que possible de la vraie prononciation. Claudel: maximum de réel, de simple, de vrai, de vivant, aussi près que possible de la vraie prononciation – ce qui semblait être contraire à toute prosodie.  
Vers régulier: chose écrite.  
Vers claudélien: chose parlée.

Oui, qu'importe l'école? Rien de plus pauvre que le Parnasse, de moins poétique, et Leconte de Lisle est un vrai, un pur, un grand poète.

23.1.30

Tu ne fais rien ici – tu es plat. Je pense bien – tu n’és jamais seul. Repousse une fois pour toutes ces camaraderies – ces fréquentations de bistrot. À quoi ça sert. Que tu as été bête ce soir. Tu ne les aimes quand même pas ces camarades. Rien ne t’attache à eux. Rien ne t’attire vers eux que ma peur de la solitude. Que je prenne ma solitude sur moi. Je l’aime – que je la porte. Que je devienne grand. Il faut être grand. Tout me dégoûte, me détourne de moi-même, de la grandeur.

Ne pas toujours me voir un petit ridicule – croire que je suis grand pour l’être.

—

Rien, rien – je ne fais rien actuellement, je suis vide.

Dimanche grand jour je parlerai à mes parents pour mon mariage. Après le mariage, l’examen, alors seulement il me semble que je pourrai vraiment être moi-même – grand – débarrassé des souillures quotidiennes.

Fuir les camarades. Je perds mon temps bêtement et j’ai tant à faire. L’examen. Et corriger mes choses, les préparer pour la publication? Quand? plus tard – toujours plus tard.

Excuse. Vouloir!

## CAHIER

*9 août 1935 – 1<sup>er</sup> septembre 1935*

Mulhouse – Paris

9 août 1935

Le communisme ne résoudra rien. Admettons qu'il triomphe et qu'il réussisse. Alors, tous les hommes mangeront à leur faim et jouiront de quelque confort, c'est tout –

Là n'est pas le problème (pour moi). « Changer la vie » ne veut pas dire changer le mode de répartition des richesses. Après comme avant, la condition humaine reste la même : toutes les souffrances qui guettent l'homme, indépendamment de celles qui sont afférentes à l'assouvissement de ses besoins disons matériels (revoir ce terme) subsisteront – la mort, l'amour, l'orgueil, la solitude, la vieillesse, ce goût que je suppose (peut-être à tort) en chaque homme de malheur (sang et feuilles mortes, impuissance à être Dieu).

Le communisme ne pourrait donc résoudre qu'une question accessoire du destin de l'homme et dont l'intérêt n'est pas primordial. Je sais bien que beaucoup d'intellectuels attendent aujourd'hui du communisme autre chose que des résultats économiques, comme une ère nouvelle, une rénovation de l'homme. *Je n'y crois pas*. Il y aura peut-être une fraternité, plutôt une camaraderie d'ailleurs passagère (celle des débuts de tout régime nouveau, camaraderie entre adeptes et contre quelqu'un). Mais, à part cela, le destin de l'homme ne sera pas changé.

Je n'y pensais pas tout à l'heure (en commençant ces lignes) mais j'y pense maintenant : toutes les autres questions, la question primordiale, la religion la (sic) résout – singulièrement le catholicisme.

Bien entendu, cette question (l'unique) n'intéresse pas beaucoup d'hommes; la plupart vivent uniquement sur le plan des intérêts matériels – c'est pourquoi la politique les attire et, notamment, le marxisme.

Pour moi, interrogé sur le communisme, je pourrais, je devrais répondre: la question ne m'intéresse pas.

Pour moi, la question est d'ordre *non économique*, mais métaphysique ou mystique (c'est tout un).

D'ailleurs, il ne peut y avoir de foi qu'au surnaturel (échec d'Auguste Comte, de la f.m.).

—

Jourdain avait raison, il est bon de noter toutes ses pensées – résultat: moins de dispersion – gain de précision. Je l'ai fait souvent d'ailleurs, mais pas longtemps – paresse.

Mon gros défaut – que de choses n'aurais-je pas faites ou écrites sans ce vice qui comme la pesanteur me tire en arrière. Ma vie jusqu'ici n'a-t-elle pas été en grande partie menée par lui.

Exemple: je serais certainement autre et plus disons dépouillé si je devais gagner ma vie avec mes écrits au lieu de me laisser aller dans un travail salarié comme dans un sommeil.

—

Une grande question à résoudre: faut-il rester à Paris – que suis-je allé faire dans cette fournaise – Pas de loisir une vie d'esclave (pas d'indépendance). Un travail monotone et absorbant qui m'arrache à mon vrai travail (ce qui est insupportable à la D.G. c'est l'esprit de la boîte).

Je suis malheureux loin de la nature, de la campagne – quelle joie de voir l'herbe, les moissons, les pierres, les chemins brûlés, les carrières (la ville, en tous cas, m'aura appris à les aimer davantage).

[...]

—

La paresse, l'état d'aboutissement de la plupart de mes collègues. Je souffre beaucoup de leur promiscuité – de respirer leur air – *fair*.

Il faudra y rester 15 ans – après si je vivais encore, mes fonctions seraient plus agréables.

Il faut voir aussi qu'inspecteur en province, les fonctions sont difficiles, absorbantes et embêtantes.

C'est ce besoin d'aller de l'avant, d'être le premier, de n'être inférieur nulle part, qui m'a poussé à vouloir gravir tous les échelons de la hiérarchie.

—

Le « cosmisme » de L.-P. Fargue: *admirable*. À approfondir – oui, si j'avais le temps – toujours la même chose. J'aimerais traduire le requiem de Rilke et beaucoup d'autres choses – pas le temps –

Ah! avoir des loisirs, une petite maison à la campagne, une petite chambre, des tableaux, des livres, les amis – et créer –

Et je suis allé aussi loin que possible de tout cela.

—

L'autre jour à Altkirch au bord de l'étang, je disais: Il doit faire bon de l'autre côté – et Nathan: il veut toujours être où il n'est pas – c'est vrai – lutter contre cela – c'est ici et maintenant que nous vivons, c'est ici et maintenant que la vie doit être belle.

—

*Minotaure* n° 6 prêté par Jourdain – Très intéressant – Surtout Ramuz (sur la ressemblance, très profond, à utiliser) Jean Wahl (je ne comprends pas toujours) L.-P. Fargue (« Pigeondre »,

quelle tendresse – voilà du vrai, du grand surréalisme) et l'extraordinaire poème de P. J. Jouve: « Gravida » qui fait tourner devant moi un monde de pierre et de sang.

—

C'est tout l'homme qu'il faut exprimer. Écrivant, je me love trop en une certaine partie de moi-même, sentimentale (au moins dans mes mauvais moments). Ce qui peut mener à l'artificiel – Non – tout l'homme.

—

Plus de matière – introduire dans l'art le plus de matière possible. Ne pas désincarner l'art.

—

Je supporte difficilement l'idée de ne pouvoir tout lire [...]

—

N'est-ce pas le résultat de ma diversion, de mon éparpillement – centrer.

—

Un dahlia s'est lourd penché  
Après la pluie  
(de mémoire – Cocteau)

—

Benda – lu tout à l'heure ses « sporades » dans la N.R.F. – quelle intelligence, quelle aisance – il irrite parfois, lorsqu'il montre

74

trop de complaisance envers soi-même. Mais quel plaisir il donne aussi. Il doit être heureux, on peut dire qu'il n'a pas de démon (Goethe).

—

Maladie.

Il me semble que l'on n'a encore rien dit de la maladie, que tout reste à dire.

Je pense à Jean Cassal que j'ai connu jeune, beau, fort, doué (ayant le *don* de la peinture sinon le *besoin* de peindre) qui a traîné dans des sanas en Suisse et qui maintenant, les 2 poumons atteints, vit dans la petite maison derrière la prison à Ferrette, tout seul (il s'est laissé pousser la barbe) et, sans doute, attend la mort. J'ai peine à accepter, je ne comprends pas. Je m'imagine sa vie, savoir que dans quelques années, ce sera fini, que ces années seront remplies de souffrance.

Je me souviens de mon temps au Val de Grâce, avant et après. Ma vie pourtant n'était pas en danger. Mais la souffrance, la hantise de la souffrance et de la maladie – se savoir diminué – se sentir à l'écart, malade, souffrant, ce poids sur les épaules – L'anxiété, la peur de l'avenir –

—

Jourdain faisait remarquer judicieusement l'autre jour, à l'exposition des dessins de maîtres français des 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècles à Bâle, l'impression de sérénité que l'on reçoit des œuvres de Cézanne, due à l'équilibre du peintre – équilibre acquis à force de volonté sur une nature violente, impulsive.

—

Il faudrait faire comme Cézanne: se mettre devant la nature, la réalité, s'imprégner d'elle, accorder son propre rythme au

75

rythme de la nature et alors exprimer – non, pas se *mettre* devant la nature, mais *être* devant la nature.

—

– Libérez la matière – Je dis libérez la matière, la matière – lourde, compacte, souffrante, libérez – libérez les pierres, les rochers surtout, libérez l’humus entassé, les métaux (qu’ils sonnent comme des cloches d’eau), libérez les couleurs, l’enseigne du droguiste, l’eau du fleuve –

Oui la nuit, c’est à la nuit qu’on le demande –

Elle ne répond pas – Elle est étendue par là-bas à chauffer son ventre sur les prés brûlés par le soleil – Elle n’a pas le temps, elle s’occupe, on l’occupe ; elle est à l’amour, ses cuisses sont toutes mouillées, vous entendez, elle gémit, elle dit : « oui, arbre, oui, montagne, oui, vert, oui, brun, oui, fleuve, oui, pylônes, en moi, oui, heureuse, amour, ah – ah – bien – bien. »

Vous voyez... elle est toute parcourue de frissons, elle est toute possédée de l’humidité et du rythme – Elle est comme les arbres des forêts le soir, en été – Elle s’est quittée – Demain, il y aura partout sur l’herbe, les maisons, les chemins, les feuilles, les tas d’ordures, une rosée fraîche – de toute la plénitude de sa joie, de l’immense étendue de son amour – Et qui sait si ce n’est pas aussi, pendant que vous l’interpellez vainement, qu’elle travaille à la libération de la matière, à l’explosion permanente de vos désirs, à l’incandescence de la joie, à la délivrance de vos maladies et de vous-mêmes.

Bien sûr, il y a longtemps que cela dure, mais croyez-vous que cela puisse se faire en quelque temps, croyez-vous que l’on puisse facilement désagréger et d’un seul coup, ces milliards de tonnes et d’années de malheur – Croyez-vous qu’il suffise de vouloir pleinement une bonne fois réussir. Allez, il n’y a pas de miracle.

Il y a l’amour – il opère en profondeur, lentement peut-être, mais il avance –

Dormez, accouplez-vous, pénétrez-vous, humectez-vous. Pendant ce temps, le ventre de la nuit travaillera pour vous ardemment

– son humidité sanctifiera vos pauvres gestes incomplets. À l’ombre de sa volupté, vous entendrez peu à peu naître le mouvement qui fera éclater la prison.

Dormez, la nuit travaille, la nuit geint, la nuit aime. Que vous importe que ce ne soit pas vous, si elle élabore votre destin – la nuit depuis des milliards d’années qui se donne au jour, la nuit qui finira bien par libérer la matière.

—

*Arbre.* Amour des arbres – de l’arbre. Y a-t-il rien de plus beau – Mouvement des branches.

—

### 10-8-35 Altkirch

Van Gogh – Force puissance – vrille, villebrequin – Folie. Effet sur moi d’inquiétude, de dépression – contraire de Cézanne – Pourtant grande réalité. James Ensor n’aurait-il pas systématisé les procédés de Van Gogh, sans avoir sa force, sa puissance à incorporer la réalité – au tableau.

—

L’Étang – baignade – calme.

—

« Les hommes sont souvent dans l’impossibilité de rien faire, prisonniers dans je ne sais quelle cage horrible, horrible, très horrible. »

Van Gogh, Lettre à son frère juillet 1880

## LIEUX COMMUNS

[1935-1938]

Dans *Lieux communs*, Guillevic emploie le recto et le verso des feuillets, élaborant une réflexion avec des ajouts, des parenthèses, des développements importants en regard. Aussi assiste-t-on à l'éclosion et aux ramifications d'une méthode qui, manifestement inachevée par endroits, se spatialise de façon bien particulière. Dans la présente édition, alors que recto et verso ont été réunis en un seul corps textuel, la police de taille inférieure permet d'identifier tout ce qui a été consigné à l'origine en prolongement du texte principal.

## LIEUX COMMUNS

Il n'y a d'art que contre le temps  
(théorème)

*Définitions:*

2. *Temps*: ce qui sert à prescrire – le temps dont on dit judiciairement qu'il s'écoule, la durée; la succession d'instant, mieux!: d'«instants de raison»; cette espèce de fleuve insidieux qui, plus ou moins béatement, mène à la mort.

1. *Art*: ce qui procure cette jouissance spécifique qui tend cependant à se rapprocher de la jouissance sexuelle, cet arrachement, cet éblouissement

    cette jouissance qui coupe le souffle

    cette jouissance qui rajeunit

    cette sensation de rajeunissement

arrachement à quoi: sans doute au milieu ambiant, à la misère organique et sociale – mais surtout au temps, c.à.d. (2)

Le corps (tissus, organes, viscères, sang) descend constamment cette pente légèrement inclinée du temps, la descend tristement (tristesse organique), irrémédiablement, et, la plupart du temps, y consent

Surviennent l'œuvre d'art, l'œuvre de beauté, et, dans la contemplation

le corps se trouve suspendu au-dessus du temps, arrêté dans sa descente, bienheureux.

Sensation comparable : lors de l'arrêt d'un ascenseur (?).

Donc : l'œuvre d'art arrache au temps qui s'écoule, à la durée, à cette lente dilution qui est l'effet du temps, à la chute sans fin de la goutte d'eau, au bombardement perpétuel par la pluie d'instant (dont aucun n'est senti comme tel, d'ailleurs)

et, par là, donne cette sensation de rajeunissement

Entre parenthèses – que la beauté donne cette sensation de rajeunissement explique peut-être que les êtres jeunes sont moins sensibles au beau qu'au vital,

que plus l'on vieillit, plus l'on est sensible au beau (Ex. : évolution de Goethe : du 1<sup>er</sup> au 2<sup>ème</sup> Faust)

Donc, l'œuvre d'art est perpendiculaire au temps – (est manifestation de virilité) –

L'art traite le temps comme une matière plastique

Exemples (littéraires)

psaumes de David

Eschyle

*Phèdre* de Racine

Poésies de Holderlin,

de Léopardi,

de Keats : « A thing of beauty is a joy for ever »

de Rimbaud (*Illuminations* – en vers –)

*Ubu-Roi*

toutes ces œuvres arrachent le lecteur, le contemplateur au temps, le projettent dans un monde intemporel, un monde où le temps s'arrête, où le temps pend comme un tronçon, où le temps est figé

« Je suis belle, ô mortels, comme un rêve de pierre » (Baudelaire – « La Beauté »)

où le temps est suspendu

*Exemples :*

*Musique :* J.S. Bach

*Sculpture :* Art Égyptien (tout)

*Peinture :* primitifs (en général ?)

XVII<sup>e</sup> siècle français

Fouquet

Cézanne

Baudelaire rêve d'un monde où le temps s'arrêterait (« Bénédiction », « Hymne à la beauté » [vérifier le titre], « Bientôt nous plongerons dans les froides ténèbres... »)

Poèmes en prose :

mais pratiquement, s'avoue, le plus souvent, vaincu par le temps :

[« O douleur ! ô douleur ! Le temps mange la vie »]

se couche contre le temps, *prend conscience de son consentement au temps* et se laisse emporter par lui, avec une amère et satanique volupté.

---

Satan – la notion de Satan = notion de quelqu'un qui accélérerait la marche du temps ? – Voir : Lautréamont.  
accélérer le temps, n'est-ce pas détruire ?

---

Contre le temps, Baudelaire dresse ses poèmes, vœux « rêves de pierre », témoignages de son passage, accouplé au temps.  
Baudelaire maudit le temps, ricane, l'étreint, parfois se redresse collé à lui.

Van Gogh ? le temps tourbillon





## NOTE BIOGRAPHIQUE

Eugène Alphonse Marie Guillevic est né à Carnac, haut-lieu mégalithique de la Préhistoire, le 5 août 1907. Son père qui était marin devient gendarme, sa mère est couturière.

Marqué par la dure personnalité de cette dernière, bigote catholique culpabilisante, il a une enfance démunie et sans tendresse. C'est la raison pour laquelle il oblitère tout prénom et garde son seul patronyme comme nom d'auteur.

Après un baccalauréat de mathématiques élémentaires passé à Altkirch, en Alsace, où la famille réside désormais, et dans l'impossibilité matérielle de poursuivre les études supérieures de physique et de chimie qu'il désirait entreprendre, tout seul, il étudie le droit administratif et entre, après concours, dans l'administration de l'Enregistrement à l'âge de dix-neuf ans. Jusqu'en 1930, il fait des intérim dans toute l'Alsace, devient receveur, puis receveur-rédacteur en 1932, date à laquelle il exerce à Charleville-Mézières.

En 1935, à la suite de nouveaux concours, il est nommé à Paris, au ministère des Finances et des Affaires économiques. À partir de cette date, il vit dans la capitale où il prend sa retraite d'Inspecteur de l'Économie nationale en 1967. Enfin maître de son temps, il peut alors se consacrer à son seul besoin d'écrire.

Il a donc réussi la gageure de mener de front deux carrières : celle de fonctionnaire chargé de lourdes responsabilités et celle de poète.

Bien que s'exerçant à la versification et écrivant de la poésie depuis son adolescence, Guillevic est un poète qui a su attendre d'avoir mûri avant d'oser publier un recueil conséquent. Son premier livre *Terraqué* (de terre et d'eau) est édité par Gallimard en 1942. Résistant, c'est autour de cette même année qu'en pleine guerre mondiale contre le nazisme, il adhère au Parti communiste clandestin, avec lequel il rompt définitivement en 1980. Il a été catholique pratiquant jusqu'au temps de la guerre d'Espagne, en 1937.

De son vivant, Guillevic a publié vingt-deux recueils chez Gallimard dont *Exécutoire* (1947), *Gagner* (1949), *Carnac* (1961), *Sphère* (1963), *Euclidiennes* (1967), *Paroi* (1970), *Du domaine* (1977), *Étier* (1979), *Motifs* (1987), *Creusement* (1987), *Art poétique* (1989), *Le Chant* (1990), *Maintenant* (1993), *Possibles futurs* (1996). Cinq volumes posthumes ont paru depuis son décès dont *Relier* (2007), *Accorder* (2013), *Ouvrir* (2017). Sa poésie est traduite dans une cinquantaine de langues et dans plus de soixante pays.

Il a une œuvre de traducteur importante à partir de l'allemand (Hölderlin, Heine, Trakl, Rilke, Brecht, etc.) et plus de cent quatre-vingts ouvrages publiés en collaboration avec des peintres. Ses poèmes ont inspiré (et inspirent encore) nombre de musiciens.

Il a été l'ami – entre autres – de Jean Follain, Jean Tortel, Paul Éluard, Pablo Picasso, Fernand Léger, Aragon et Elsa Triolet, Francis Ponge, Jean Dubuffet, Alfred Manessier, Jean Cortot...

Il a reçu le Grand Prix de Poésie de l'Académie française, le Grand Prix National de Poésie ainsi que plusieurs grands prix internationaux de Poésie. Il a présidé l'Académie Mallarmé depuis sa refondation en 1979 jusqu'en 1993.

Décédé en son domicile parisien le 19 mars 1997, ses cendres reposent à Carnac, au cœur d'une lande néolithique, site des Monuments historiques. En 2007, le Ministère de la culture a inscrit le centenaire de sa naissance au calendrier des Célébrations Nationales.

Dans une langue simple et dense au lyrisme concentré, son poème déclare sa solidarité envers toute chose et toute vie. Avec le

temps, son écriture s'épure jusqu'à devenir « sculpture du silence ». S'exerçant à tout rendre concret et palpable dans un univers pour lui sans hiérarchie et sans nostalgie, Guillevic est habité par la nécessité intérieure non pas de se dire, mais de dire le monde et d'en inscrire l'équation dans un langage qui le pénètre et tente de révéler l'insaisissable de l'être au centre de la matière.

Qu'il dialogue avec la pierre, la mer, l'arbre, l'herbe, l'escargot ou l'étoile, Guillevic en ravive la vision et tente d'en renouveler la sensation en conjuguant humour et rigueur mathématique.

Pour lui, « vivre en poésie », c'est prolonger le réel non pas par du fantastique, du merveilleux, des images paradisiaques, mais en essayant de vivre le concret dans sa vraie dimension, vivre le quotidien dans ce qu'on peut appeler – peut-être – l'épopée du réel.

LUCIE ALBERTINI-GUILLEVIC

Ce travail n'aurait jamais pu s'accomplir sans la généreuse collaboration de  
Lucie Albertini-Guillevic. Qu'elle en soit vivement remerciée ici.  
L'éditeur salue également Régis Quatresous pour  
sa contribution à cette édition.

Nous remercions la Fondation Maison des sciences de l'homme  
dont le soutien apporté dans le cadre du programme «Directeurs d'Études  
Associés» a été décisif pour la préparation de cette édition.

Enfin, nous exprimons notre gratitude à la National University of Ireland  
pour son aide à la publication de cet ouvrage.

Cet ouvrage est publié avec le concours du Centre national du livre.

Conception graphique: Juliette Roussel  
Photogravure: Guy Léopold  
Impression: Jelgavas Tipografija

© L'Atelier contemporain, juin 2019  
ISBN 979-10-92444-86-5  
[www.editionslateliercontemporain.net](http://www.editionslateliercontemporain.net)